

Automne 1895

Femme qui siffle et poule
qui fait le coq sont préludes
de grands maux

La Mort est arrivée dans ma vie au début de l'automne 1895, la nuit où papa est rentré à la maison avec un cadavre dans les bras. J'avais alors quatorze ans et bien d'autres années à vivre, ce que j'ignorais naturellement à l'époque. Je ne savais pas non plus – chose qui, au final, m'a autant affectée, sinon plus, que le fait de vivre jusqu'à un âge avancé – que la Mort emporterait peu après deux des miens. À en croire mon arrière-grand-mère cherokee, cela se passait généralement ainsi. *Les décès arrivent toujours par trois*, affirmait-elle. À l'époque, je ne l'écoutais que d'une oreille : Elisi avait un proverbe ou un dicton pour chaque occasion, elle en était aussi gorgée qu'une tique sur la croupe d'un corniaud ne l'est de sang.

Si je m'étais trouvée dans la cuisine à l'arrivée de papa, j'aurais peut-être vu la Mort entrer derrière lui

comme un membre du cortège funèbre. Mais peut-être pas. J'ai commencé à percevoir ces choses lorsque j'étais déjà plus âgée ; et encore, cela relevait plus d'une conscience diffuse que de visions à proprement parler. Je savais, sans pouvoir toucher ni voir. Il m'arrivait d'entendre. Mais je peinais la plupart du temps à mettre une image sur les sons.

Cette invitée indésirable resta chez nous pendant près de cinq ans, et lorsqu'Elle nous quitta enfin, dans le courant de l'été 1900, Elle avait fait mentir Elisi : non, les décès n'arrivaient pas toujours par trois. Cette fois ils étaient venus par quatre, et le compte aurait bien pu continuer à augmenter si la Faucheuse ne s'était mise en quête de terrains de jeux plus prospères. Peut-être prit-Elle le chemin de la Chine, où la rébellion des Boxers commençait à s'essouffler ; celui de l'Italie, pour préparer l'assassinat du roi Humbert 1^{er} ; peut-être qu'Elle s'installa au Texas dans l'attente de l'ouragan dévastateur qui frapperait la ville de Galveston au mois de septembre, emportant six mille de ses pauvres âmes... De toute façon, il y avait toujours une guerre ou une catastrophe naturelle quelque part, et la Mort ne chômait pas plus hier qu'aujourd'hui.

En tant qu'aînée de cinq enfants, je me suis très vite considérée comme une adulte ; mais à en croire ma mère, j'étais déjà vieille à la naissance. C'est peut-être ce qui lui inspira mon prénom, Vasthi Lee : Vasthi d'après la reine du livre d'Esther, et Lee en hommage à la mère de papa. J'estimais que cela ne m'allait pas du tout. Étant d'origine biblique, Vasthi fleurait pour moi la soumission, la bonne fille qui suit sagement les règles,

et Lee était triste et banal. Les femmes libres de vivre leur vie comme elles l'entendaient, ce qui était à n'en point douter mon cas, portaient des prénoms légers, pleins d'insouciance comme Bessie – le nom que ma petite sœur choisit de me donner lorsqu'elle commença à parler –, ou empreints de sens pratique et de réalisme comme Bess – celui que papa employait lorsqu'il tentait d'infléchir mon comportement inconvenant. Bessie ou Bess m'allaient tous deux comme les gants en peau de chevreuil de mon impeccable tante Belle.

Bien sûr, si j'avais su quel genre de personne était cette Vasthi, si j'avais su qu'elle avait défié un roi et défendu ses droits de femme, j'aurais peut-être gardé mon prénom et appris à l'aimer. Mais je découvris son histoire bien plus tard, et à ce moment-là, tout le monde, à l'exception de maman et de tante Belle, m'appelait déjà Bessie.

En 1889, à l'âge de huit ans, je décidai de m'appeler Bessie. Si mes amis ou mes frères et sœurs utilisaient encore Vasthi, je ne répondais plus. J'informai également mes institutrices de ce changement et je commençai à signer mes devoirs de mon nouveau prénom. Un jour, pour me punir de mon insolence, mon institutrice de cours élémentaire écrivit *Vasthi* au tableau et elle m'envoya au coin. J'allai posément effacer ce nom offensant pour le remplacer par *Bessie* ; alors, seulement, j'obéis. Lorsque je racontai cela à table le soir même, papa se mit à rire. Mais il en tint compte et ne m'appela plus jamais par ce nom détestable. Ma mère, en revanche... ma mère avait comme moi des idées bien arrêtées. Elle aimait Vasthi, et elle s'y tint. Mais

de temps en temps, par inadvertance, il lui arrivait de m'appeler Bessie, et lorsque cela se produisait, j'y voyais le signe qu'elle m'accepterait un jour comme la personne que j'étais réellement.

Maman souffrant d'une santé délicate, il m'incombait souvent de m'occuper de ma fratrie – tâche ô combien ingrate. Maman n'avait jamais été très forte, et après la naissance de notre petit frère, l'esprit et le feu qui avaient séduit papa, et que j'avais moi-même amplement observés avant l'arrivée de Theo, parurent s'affaiblir, vaciller comme une flamme oubliée par une longue nuit d'hiver.

La nuit, donc, où la Faucheuse s'invita chez nous pour son séjour à rallonge, papa entra et déposa le cadavre sur la grande table en bois de la cuisine, puis il rectifia la position de ses bras et de ses jambes. En le regardant faire, j'étouffai un petit rire nerveux. Je croyais voir maman, disposant avec soin sa belle vaisselle en porcelaine et ses couverts en argent pour le dîner du dimanche, lorsque le pasteur venait dîner.

L'homme, grand et dégingandé, s'étirait d'un bout à l'autre de la table. Ses bottes usées pendaient au-dessus de la chaise de maman tandis que sa tête, avec l'impact de balle bien net au milieu du front, reposait devant la place qu'occupait papa lorsqu'il rentrait pour les repas. Comme si nous étions tous à table, à attendre pour commencer à manger, papa baissa la tête, une main sur l'épaule du mort, et marmonna quelque chose que je ne compris pas – une prière rapide, une excuse, un reproche, je ne sais. Papa n'était pas l'homme le plus religieux qui soit mais il tenait à dire le bénédicité avant tous les repas.

Je réprimai à nouveau mon rire. La scène, tout étrange et inhabituelle qu'elle fût, ressemblait à une parodie de notre vie quotidienne.

Du salon où elle donnait une leçon de piano à Loney, parvint soudain la voix de maman. Elle était douce et légère, comme le plus fin des duvets d'oie.

« John ? C'est toi ? »

Debout sur la dernière marche de l'escalier de service, j'observais la scène depuis l'embrasement de la porte. J'avais vu papa arriver par la fenêtre de ma chambre ; maman m'y avait consignée plus tôt dans l'après-midi pour avoir, d'un coup de poing, fendu la lèvre de mon frère. Roy l'avait amplement mérité, mais maman ne l'entendait pas de cette oreille ; comme d'habitude, elle m'avait punie sans prendre la peine de m'écouter. J'avais passé ce temps en exil à préparer ma défense, en espérant intercepter papa avant elle.

En entendant la voix de ma mère, papa soupira, ôta son chapeau et le posa sur le dossier d'une chaise. Je reculai jusqu'à la rambarde. J'étais bien cachée, mais en mesure d'entendre et de continuer à suivre le spectacle si je le souhaitais. Tout cela promettait d'être extrêmement amusant ! Maman allait probablement être prise de vapeurs ; ou alors, dans le meilleur des cas, elle piquerait une telle crise que tous les voisins à portée de hurlement auraient matière à chuchoter derrière leur main pendant plusieurs jours !

Les mains croisées sur la poitrine, les yeux fermés et l'air serein, William Fore – papa laissa échapper son nom un peu plus tard dans la soirée – semblait s'offrir une petite sieste sur notre table. Papa lui serra douce-

ment l'épaule comme pour lui demander pardon, et, les bras croisés, s'appuya contre la table. L'étoile de shérif épinglée à son manteau scintilla brièvement à la lumière des lampes à huile.

« Oui Cindy, c'est moi... » répondit-il enfin.

Il semblait fatigué et, de toute évidence, il n'était pas pressé de lui annoncer la nouvelle.

Maman entra dans la cuisine, le bébé dans les bras. Green la suivait du pas mal assuré de l'enfant qui commence à marcher, en serrant un cordon de son tablier dans sa petite main potelée.

« John, il faut que tu parles à Vasthi Lee, commença ma mère. Je ne sais plus quoi faire de cette enfant ; elle a... »

Je me surpris à rentrer légèrement la tête dans les épaules. Mais à part ce mouvement défensif, je demeurai parfaitement immobile. Papa était rentré depuis deux minutes et elle commençait déjà ! Je savais d'expérience qu'elle lui ferait la leçon pendant un bon quart d'heure en glissant subtilement que c'était entièrement sa faute si j'agissais ainsi, avant de lui ordonner de me punir pour avoir frappé Roy.

En vérité, je n'avais rien contre le fait qu'il lui revienne d'imposer la discipline parce que lui, au moins, prenait le temps de m'écouter. Il me comprenait beaucoup mieux que maman, et nous finissions souvent par rire ensemble de ce que j'avais fait pour susciter le courroux maternel. Papa était la plus belle chose de ma vie. Lui faire plaisir m'importait bien plus que de soigner mes manières ou d'être une jeune femme respectable, comme ma mère l'exigeait de moi.

Maman s'étrangla, une main sur la poitrine. Je reculai un peu plus sur la marche. Si elle me trouvait là, elle se mettrait à hurler comme un putois ! Mais à cet instant, elle ne voyait rien d'autre que papa et l'homme allongé sur la table.

« John Daniels !

— Allons, Cindy... »

Réagissant au désarroi de maman, le bébé émit un gargouillis suivi d'un cri retentissant. Par réflexe, maman entreprit de le bercer en le faisant sautiller dans ses bras, ce qui désamorçait généralement les crises. Effectivement, Theodore Norton, dit Theo, renifla et se calma.

Green se dirigea vers papa de sa démarche maladroite en lui tendant les bras. Papa le souleva et le jeta sur son épaule en lui tapotant les fesses. Mon petit frère gloussa de plaisir.

Les yeux toujours rivés sur le cadavre, maman recula de quelques pas vers la salle à manger. Elle frissonna, lèvres pincées ; puis, se redressant, elle berça Theo encore une ou deux fois, posa la main sur sa hanche et regarda papa, sourcil levé.

Je me plaquai la main sur la bouche pour m'empêcher de pouffer. Chouette ! Les voisins allaient avoir de quoi cancaner !

Mais maman m'étonna.

« S'il te plaît, John, allons dans la salle à manger, dit-elle d'une voix étrangement calme. Je ne peux pas parler ici avec ce... ça », termina-t-elle en désignant la table.

Papa hissa Green sur sa hanche, le regarda en haussant les épaules, et sortit derrière maman.

« Tu ne peux pas laisser un mort sur la table de la cuisine, John », expliquait-elle.

Sa voix, basse, tendue, se teintait d'un mélange d'incrédulité et d'horreur à l'idée que papa ait seulement pu envisager la chose.

Du salon parvinrent les premières notes au piano d'une chanson joyeuse. Je me couvris la bouche de la main quand je compris que Loney essayait de jouer *Seven drunken nights*. Oh, la crise de nerfs si maman s'en apercevait ! La chanson parlait d'un homme qui rentrait chez lui *passablement beurré* ; maman, bien sûr, la jugeait indigne d'une jeune fille convenable. Elle la touchait en outre personnellement, car papa était connu pour ses soirées bien arrosées au saloon. Je soupirai. Je paierais cher le fait d'avoir enseigné cette musique à ma sœur. C'était bien son genre de jouer la chanson préférée de papa : elle essayait constamment d'attirer son attention.

Je me tournai vers le défunt. Il n'aurait peut-être pas apprécié le choix de cet hymne funèbre. Ou était-ce un chant de départ tout trouvé pour lui ? Je ne savais pas, je ne le connaissais pas.

« Je ne pouvais pas le laisser à la prison, Cindy. Norton a bouclé Hankins et Shepherd. Tu les connais, ils se battraient même à propos du sens du vent ! Mon adjoint a déjà suffisamment à faire ; je n'allais pas lui imposer en plus de surveiller un cadavre. Et puis, termina-t-il, ce vieux Fore ne fait de mal à personne. Il est mort. »

Naturellement, papa ne voyait pas en quoi une chose aussi bête que de transformer l'endroit où nous mangions en table de médecin légiste méritait qu'on en fasse tout un plat.

« Je sais bien qu'il est mort, John Warren Daniels ! C'est justement pour cela que tu ne peux pas le laisser là !

— Ce n'est que pour une nuit. Norton m'a aidé à le nettoyer un peu avant. Nous avons de la toile dans la grange ; Roy m'aidera à l'installer dessus et je l'emènerai au palais de justice de Marshall demain, à la première heure.

— Au palais de justice ? Tu veux dire que c'est un... un criminel ? termina maman en baissant la voix, comme pour éviter que le cadavre entende cette description peu flatteuse.

— Pourquoi est-ce que je lui aurais tiré dessus sinon ? rétorqua papa. C'est mon travail de protéger les habitants de cette ville, non ? »

Je descendis de la marche et m'assurai que la voie était libre. Les voix me parvenaient de la salle à manger ; celle de papa, cajoleuse, et celle de maman, plus forte et légèrement désespérée. Soulevant ma chemise de nuit, je m'engageai pieds nus dans la cuisine. Avec un peu de chance, la dispute durerait assez longtemps pour me permettre d'étudier à loisir cette situation nouvelle. Nous avons un mort à la maison. Un mort ! Je frissonnai d'excitation, ou plus probablement de peur, et, retenant mon souffle, je m'approchai de la vieille table en bois éraflée. J'étudiai lentement du regard les bottes

abîmées, les jambes, le torse de l'individu, pour enfin m'arrêter sur le trou circulaire au milieu de son front.

Papa a tué un homme d'une balle dans la tête. C'était un autre sujet de curiosité, mais il attendrait. Papa était le constable de Hot Springs : c'était son travail de tuer les gens qui le méritaient – et par ailleurs, de percevoir les impôts des habitants de la ville. Il n'avait, à ma connaissance, jamais tiré sur personne avant ce jour. En tout cas, il n'avait jamais déposé un mort sur la table de la cuisine comme si nous tenions une morgue clandestine !

Je ricanai, mais je me repris. Pour l'heure, je voulais étudier la conséquence des actions de papa ; explorer l'horrible réalité de la mort.

Je m'agrippai d'une main au rebord de la table. De l'autre, je touchai du bout du doigt le bras du défunt. C'était un bras ordinaire. Peut-être était-il un peu plus froid que la normale, mais l'homme portait des manches longues et la nuit était fraîche ; je ne pouvais pas en être sûre. Je fis courir mes doigts jusqu'à son poignet, mais au moment de toucher la chair morte, le courage me manqua. Je retirai vivement ma main et je laissai échapper la respiration que j'avais retenue sans m'en apercevoir. Je me figeai et lançai un rapide coup d'œil pardessus mon épaule pour m'assurer que maman n'avait rien entendu ; puis je reportai mon attention sur le trou dans son front.

Il était petit et rond. La peau, tout autour, semblait pincée, comme si le cerveau de l'homme avait avalé un citron acide. Un peu de sang avait coulé et pris, en séchant, une teinte brun-rouge, un peu rouille. Je me

penchai et étudiai intensément le trou. Il faisait à peu près le diamètre de mon index. Comment quelque chose d'aussi petit pouvait-il tuer quelqu'un ? C'était pourtant le cas, à l'évidence, puisqu'un individu au teint terreux et manifestement mort gisait sur la table de maman.

Juste pour m'en assurer, je posai la main sur sa poitrine. J'espérais sentir des battements de cœur, ou l'air qui entrait et sortait des poumons, mais je ne perçus aucun signe de vie. Tout en le dévisageant, je m'interrogeai. Avait-il senti la balle ? Combien de temps avait-il continué à vivre après que ce petit morceau de plomb avait envahi son cerveau ?...

Malgré moi, je dirigeai à nouveau mon regard vers le petit trou circulaire en me demandant, fascinée, si papa avait visé ou s'il l'avait atteint en plein front par hasard. Je me penchai derechef pour examiner le cercle parfait. Que se passerait-il si je mettais mon doigt dedans ? Je tendis ma main, mais la retirai vivement en percevant le pas lourd de Roy dans l'escalier.

Parfait ! Roy, de deux ans mon cadet, se prenait déjà pour un grand, pour un homme. Je pourrais peut-être l'inciter à mettre le doigt dans le trou, qu'il me dise ce que cela faisait ! Je l'attrapai par le bras au pied de l'escalier, pour l'empêcher de sauter la dernière marche comme il le faisait d'habitude – avec ses gros pieds, maman l'aurait nécessairement entendu –, et je l'entraînai dans la cuisine en lui plaquant la main sur la bouche.

« Ne fais pas de bruit ! » chuchotai-je.

Mon frère écarquilla les yeux mais il hocha la tête. Je retirai ma main. Il faisait la plupart du temps un

excellent complice ; c'était d'ailleurs sa plus grande qualité.

« Qu'est-ce qui se passe ? » demanda-t-il dans un souffle.

Je me penchai vers lui.

« Papa a tué un homme d'une balle dans la tête... » Je marquai une pause et repris en baissant encore la voix : « Il l'a amené à la maison et l'a posé là-bas, sur la table. » Je l'attirai jusqu'au cadavre. « Maman et lui sont dans la salle à manger. Elle est fâchée. Elle dit que ce n'est pas correct d'avoir un mort sur la table de la cuisine. »

Dans le salon, Loney fit une fausse note et s'arrêta. Elle reprit au bout de quelques secondes au début de *Seven drunken nights*. Je pouffai à nouveau et me plaquai la main sur la bouche.

Comme je l'avais fait un instant plus tôt, Roy se pencha sur la table et observa le mort, du bout de ses bottes de travail usées jusqu'au trou qui transperçait son front. Il déglutit, lança un coup d'œil par-dessus son épaule, puis il tendit la main vers le visage de l'homme. Mais, comme moi, il l'ôta vivement avant d'avoir effleuré la chair morte et froide.

« Vas-y, l'encourageai-je dans un murmure, touche-le !

— Hum... non ! »

Je promenai mon doigt le long de sa colonne vertébrale, puis l'ayant ramené à hauteur de mes yeux, je fis mine de l'étudier.

« C'est trempé, poule mouillée ! me moquai-je en feignant de m'essuyer le doigt sur sa manche. Vas-y,

qu'est-ce que tu attends, mets le doigt là-dedans. Je veux savoir ce que ça fait. »

Il secoua la tête.

« Non. Si tu veux le savoir, tu n'as qu'à le faire toi-même. À moins que tu n'oses pas ? » ajouta-t-il en me regardant dans les yeux.

J'avais pour principe de toujours relever les défis, surtout s'ils venaient de mon petit frère. Je le poussai rudement et m'approchai de la table en m'essuyant les paumes sur ma chemise de nuit. Du bout de mon index dressé, je touchai la joue du défunt. Elle était un peu rêche, les poils de sa barbe piquaient légèrement. Je remontai le long de la joue, passai sur le front, autour du trou, avant de redescendre le long de l'autre joue.

« Cot, cot, codec ! fit Roy. Allez, Bessie, vas-y !

— Chut ! c'est bon, j'y vais ! »

Du bout du doigt, je palpai la peau autour du trou.

« Il a la peau froide », commentai-je.

Roy me poussa de l'épaule.

« Espèce de dégonflée ! Tu essaies juste de gagner du temps. Allez, mets le doigt dedans ! »

Désormais, cela ne paraissait plus être une si bonne idée ; mais si je ne le faisais pas, Roy dirait à tous nos amis que je n'avais pas assumé un défi et je mettrais des années à me défaire de cette réputation. Alors, relevant le menton, je touchai les bords plissés du trou. Roy me poussait pour mieux voir ; je lui envoyai un coup de coude dans le ventre pour le faire reculer. Il pouffa et plaqua les deux mains sur sa bouche.

Ce petit rire légèrement effrayé me donna l'impulsion décisive. Lentement, je descendis le doigt vers le

trou. La peau, lorsqu'enfin je la touchai pour de bon, avait un contact caoutchouteux. Elle parut se refermer instantanément autour de mon index, comme si elle était avide de chair fraîche. À cet instant, je faillis perdre mon sang-froid. Mais Roy lâcha un autre gloussement et j'enfonçai plus profondément le doigt. Après les petits éclats acérés à l'endroit où la balle avait fait exploser l'os râpeux pour s'enfoncer plus loin dans le cerveau, je sentis sous mon doigt une légère résistance, puis une texture de gelée froide.

« Oh, mon Dieu ! » La voix choquée, stridente de ma mère résonnait dans la pièce. « Vasthi Lee Daniels, écarte-toi tout de suite de lui ! John, fais quelque chose ! »

Je retirai vivement la main et, sans réfléchir, j'essuyai mon doigt sanglant sur ma chemise de nuit.

« Oh, Vasthi ! » gémit maman, qui semblait sur le point de tourner de l'œil.

Je baissai les yeux. Une traînée rouge s'étirait sur mon vêtement blanc. *Flûte*. Je paierais probablement ce geste par une foulditude de corvées assommantes pendant au moins un mois.

Papa passa un bras autour des épaules de maman pour la soutenir. Il me regarda avec une moue désapprobatrice, mais j'eus le temps de voir frémir sa moustache en guidon.

« Bon sang, Bess ! On ne joue pas comme ça avec les cadavres ! »

Il avait pris un ton sévère par égard pour maman, mais j'avais vu la lueur amusée qui dansait dans ses yeux avant qu'il ne les plisse dans l'espoir de la dissi-

muler. Papa pouvait bien prétendre que certaines de mes actions le contrariaient ou le sidéraient autant que maman, je savais qu'il n'en était rien. La plupart du temps, mon comportement scandaleux l'amusait. Bien sûr, il ne le montrait jamais à maman.

Je baissai la tête pour dissimuler mon sourire. Rien, ou presque, ne me faisait plus plaisir que de l'entendre dire *Bon sang, Bess !* de ce ton exaspéré. C'était son expression fétiche quand je faisais quelque chose de déplacé. S'il cherchait par là à me réprimander ou à me dissuader de recommencer, cela n'avait pas du tout l'effet escompté. Au contraire, ces mots me poussaient parfois à en faire plus encore, tant j'aimais les entendre sortir de sa bouche.

Chaque fois, ils renforçaient mon désir d'être moi-même, même si je n'avais pas les mots, à l'époque, pour exprimer ma nature insoumise. C'est Elisi qui me les donna, quelques années plus tard, alors que nous cueillions des herbes médicinales dans les bois en parlant d'une femme de notre petite ville. Mon arrière-grand-mère, qui disait ne pas aimer les potins mais qui les écoutait et les commentait toujours volontiers, m'expliqua en riant que Miss Cordy était « une femme qui siffle » et qu'elle se moquait pas mal que cela se sache. Je lui demandai ce qu'elle voulait dire.

« *Femme qui siffle et poule qui fait le coq sont préludes de grands maux*, répondit-elle. C'est du moins ce que l'on dit. Miss Cordy siffle à longueur de journée et je pense qu'elle continuera jusqu'au jour de sa mort, peu important les conséquences, ou ce que l'on pense d'elle. »

Je réfléchis à ses paroles en creusant la terre à la recherche de ginseng à cinq folioles, et lorsque je rentrai à la maison ce soir-là, je savais que je voulais être *une femme qui siffle* : une personne qui vit sa vie comme elle l'entend, sans se soucier de ce que l'on peut dire ou penser d'elle. Dieu sait que j'avais déjà envoyé aux orties bon nombre des règles d'étiquette pour jeune fille convenable que maman tentait de m'imposer, et même si je n'appréciais pas particulièrement de payer ce comportement par des corvées ménagères supplémentaires, j'adorais que papa me regarde avec ses yeux pétillants en disant *Bon sang, Bess !* Il m'importait bien plus de lui plaire que de satisfaire maman, ou la société en général.